

Socialisme et mouvements ouvriers français et italien face au premier conflit mondial : Que faire lorsque la guerre éclate ?

French and Italian socialism and labor movements facing World War I: What to do when the war breaks out?

Stéfanie Prezioso

Universidad de Lausanne

RÉSUMÉ

« Reconnaissons-le comme un fait, soulignait François Hollande lors du lancement des commémorations du centenaire en novembre 2013, lorsque la mobilisation générale fut proclamée, il n'y eut plus qu'un seul pays, une seule Nation, une seule armée ». A l'heure où les commémorations officielles du premier conflit mondial battent leur plein, il est plus que jamais impossible de s'abstraire du rapport dialectique qui s'instaure entre « usages publics et politiques de l'histoire » et construction de l'histoire savante. Aujourd'hui, le monde ouvrier, les vaincus, semblent ainsi être invoqués pour souligner substantiellement leur « adhésion » substantielle à « leur » nation en guerre. Les mondes et les mouvements ouvriers, dans toute leur complexité sociale et politique s'estompent de la recherche historique comme ont disparu ou presque les questions liées aux rapports de force sociopolitiques.

Cette contribution se propose de revenir sur l'un des nœuds historiographiques concernant les socialismes en guerre, soit celui de leur « entrée » dans le conflit. Il s'agit de comprendre comment « la guerre fait irruption » dans les débats du socialisme international, en envisageant les divers positionnements par rapport au « choix » de l'intervention, notamment la question du « revirement » d'une social-démocratie hostile à la guerre qui entre néanmoins en guerre en usant parfois d'une rhétorique patriotique voire nationaliste. Pour ce faire, deux cas d'études ont été choisis partant de deux réalités sociopolitiques différentes qui,

chacune à leur manière, offrent une palette des manières qu'a eues la social-démocratie de se positionner face à la guerre. D'un côté, l'« exception » italienne, de l'autre le « revirement » patriotique français. En point de mire : comprendre si et dans quelle mesure la guerre constitue un tournant, une rupture dans l'histoire des sociétés considérées, et quelles en sont les limites.

PALABRAS CLAVE: Italie, France, Première Guerre mondiale, Socialisme, Monde ouvrier

ABSTRACT

"Let's face it as a fact," Hollande stressed at the launch of the centenary celebrations in November 2013 "when the general mobilization was declared, there was only one country, one nation, one army." At a time when official commemorations of the First World War are in full swing, it is more than ever impossible to abstract from the dialectical relationship that develops between "public and political uses of history" and building of scholar history. Today, the working class, the defeated, are apparently invoked to essentially emphasize their "support" to "their" nation at war. Working worlds and labour movements, in all their social and political complexity, fade away from historical research, as have almost disappeared issues related to socio-political power relations.

This contribution will revert to one of the historiographical cruxes on socialisms at war, that is the issue of their "entry" into the conflict. It is about understanding how "war breaks" in international socialism's debates, considering the various positions relative to the "choice" of the intervention, including the question of the "shift" of a war-hostile social democracy that still goes to war however, sometimes using a nationalist or patriotic rhetoric. To do this, two case studies were selected, starting from two different socio-political realities, which, each in their own way, offer a range of ways in which social democracy has had to position itself in front of the war. On one hand, the Italian "exception", on the other, the French patriotic "turnaround". In focus: to understand if and how the war is a turning point, a break in the history of the societies, and what are its limits.

KEY WORDS: Italy, France, I World War, Socialism, Working Class

Les commémorations du centenaire battent leur plein un peu partout en Europe charriant leur lot d'usages publics et politiques ; les responsables politiques européens cherchent à « tirer » des « enseignements » de 1914 et les historiens sont mis en demeure de trouver des réponses pour le présent et qui sait peut-être même « frame “lessons” for the future »¹. L'allocution du président de la République française François Hollande lors du lancement du centenaire le 7 novembre 2013 est un bon indice de ces différents usages du premier conflit mondial. Pour le président de la République, les commémorations s'affichent comme l'occasion de « renouveler le patriotisme, celui qui réunit, celui qui rassemble qui n'écarte personne au-delà des parcours, des croyances, des origines et des couleurs de peau » ; une lecture, somme toute assez proche de celle de l'Union sacrée de Raymond Poincaré d'août 1914².

Son discours centré sur le « courage du poilu qui rencontre l'effroi au fond de la tranchée », confronté au « déluge de feu » qui s'abat sur lui, permet ainsi non seulement de répéter la sempiternelle question du « pourquoi ont-ils tenu » mais aussi d'y répondre en décrivant un peuple français uni dans la même foi et la même croisade « pour la nation »³. Derrière l'image de ces « pauvres diables », souffrant du froid, de la faim, du dénuement, de l'odeur pestilentielle « de la mort qui vient », surgit en effet presque comme une évidence l'adhésion des soldats à la cause nationale⁴. Postulant une mémoire qui rassemble, François Hollande dépeignait de leur côté ainsi ceux « qui, comme Jaurès, dénonçaient la funeste mécanique des alliances et les méfaits de l'impérialisme » : « reconnaissons-le comme un fait, soulignait-il, lorsque la mobilisation générale fut proclamée, il n'y eut plus qu'un seul pays, une seule Nation, une seule armée »⁵.

¹ A ce propos John Horne, « The Great War at its centenary », in Jay Winter (ed.), *The Cambridge History of the First World War. Vol. III Civil Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 618-639 ; Elise Julien, *Der Erste Weltkrieg (= Kontroversen um die Geschichte)*, Darmstadt 2014.

² François Hollande, « Allocution pour le lancement des commémorations du Centenaire de la Première guerre mondiale », 7 novembre 2013, elysee.fr.

³ Par exemple, Annette Becker, Stéphane Audoi-Rouzeau, *14-18. Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2003.

⁴ Sur l'idée des « pauvres diables » voir, pour le cas italien, l'ouvrage du journaliste Paolo Brogi, *Eroi e poveri diavoli della Grande Guerra*, Reggio Emilia, Imprimatur, 2014.

⁵ F. Hollande, « Allocution pour le lancement des commémorations », art. cit.

Du côté italien, les commémorations de 1915-1918 prennent le même chemin, ici, cependant, la Grande Guerre semble largement avoir disparu des débats et des espaces publics et politiques nationaux au profit d'une « régionalisation » toujours plus marquée de la mémoire collective⁶. Même si, à droite de l'échiquier politique, il a été question, il y a quelques années, de faire de la journée du 4 novembre (« victoire » italienne de Vittorio Veneto) la fête nationale du pays. Une proposition qui se rattachait à la lecture, prédominante avant 1968-1980, de la Grande Guerre, comme élément « positif » et fondateur de la constitution de l'Etat italien, première épreuve victorieuse de la nation en armes, et moment cardinal de l'entrée de l'Italie dans la sphère des grandes puissances⁷. Et les appels à l'« ingérence humanitaire », à droite comme à gauche de l'échiquier politique, et à la « guerre préventive » réactualisaient l'interventionnisme italien de 1914-1915 comme une option non seulement légitime mais juste.

Jacques Le Goff, comme l'a récemment rappelé l'historien italien Nicola Labanca, avait en son temps insisté sur les liens étroits unissant la « mémoire collective et l'historiographie »⁸. Aujourd'hui plus que jamais, alors que le centenaire semble vouloir faire plier l'histoire aux exigences du présent, il est impossible de s'abstraire du rapport dialectique qui s'instaure entre « usages publics et politiques de l'histoire » et construction de l'histoire savante. Si on ne peut rendre compte de l'immense production historiographique actuelle sur la Grande Guerre, il est possible de discerner quelques lignes de force: tout d'abord l'historiographie de la guerre sortie ces derniers temps reste une historiographie essentiellement « nationale », voire locale ou régionale ; ensuite, elle se focalise principalement sur les expériences de guerre, renouvelant efficacement l'histoire des combattants ; enfin et lié à ce que certains auteurs appellent la « fin des grandes narrations » du court 20^e siècle, les rapports de forces sociopolitiques en sont presque totalement absents⁹.

⁶ Nicola Labanca, « Monumenti, documenti, studi », in N. Labanca (dir.), *Dizionario storico della Prima Guerra mondiale*, Torino, UTET, 2014, p. 453.

⁷ Sur ces lectures, N. Labanca, « Monumenti, documenti, studi », art. cit ; Oliver Janz, « Entre deuil et triomphe: le culte politique des morts en Italie après la Première Guerre mondiale », in Anne Duménil, Nicolas Beaupré, Christian Ingrao (éds), *1914-1945. L'ère de la guerre. Violence, mobilisations, deuil, Tome 1: 1914-1918*, Paris, Agnès Vienot éditions, 2004.

⁸ N. Labanca, « Monumenti, documenti, studi », art. cit., p. 439 ; Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Folio, 1988.

⁹ Voir notamment André Loez, Nicolas Mariot, « Le centenaire de la Grande Guerre : premier tour d'horizon historiographique », *Revue française de science politique*,

Il est ainsi peu surprenant que les mouvements ouvriers qui vont m'intéresser dans les pages qui suivent soient très peu abordés dans l'historiographie actuelle de la Grande Guerre. En effet, ce domaine de recherches a été largement délaissé au cours de ces vingt ou trente dernières années, au profit d'une histoire des « cultures de guerre » et des « transferts » qu'elles impliquent, qui finissent par mettre sur un pied d'égalité les révolutionnaires et les contre-révolutionnaires en termes de stratégie, tactique et violence¹⁰. A cela s'est ajouté la mise en cause d'une historiographie « de gauche » accusée de « victimiser » les soldats¹¹. Ce que certains auteurs ont appelé la « crise de l'historiographie critique » est sans doute due aussi à la difficulté ressentie au sein de celle-ci de « commencer par le milieu »¹² ; c'est-à-dire d'inscrire la réflexion sur les théories et pratiques du mouvement ouvrier international non dans leur linéarité mais dans toute leur complexité, multiplicité et non-contemporanéité (discordance des temps sociaux)¹³. C'est peut-être pourquoi les anthologies des « grands textes » issus principalement des rangs du socialisme européen sur la guerre de 1914-1918, œuvres par ailleurs utiles aujourd'hui où la pure et simple amnésie paraît remplacer le mot d'ordre « du passé faisons table rase », se multiplient et semblent se substituer à l'analyse renouvelée des mondes et mouvements ouvriers¹⁴.

2014/3, p. 512-518 ; voir aussi Marco Mondini, « L'historiographie italienne face à la Grande Guerre : saisons et ruptures », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n° 22, janvier-avril 2014 [en ligne, www.histoire-politique.fr].

¹⁰ Antoine Prost, « Workers » in Jay Winter (ed.), *The Cambridge History of the First World War. Vol. II The State*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 325-357.

¹¹ Oliver Janz, « Zwischen Konsens und Dissens. Zur Historiographie des Ersten Weltkriegs in Italien », in Arnd Bauerkämper, Elise Julien (éds), *Durch halten! Krieg und Gesellschaft im Vergleich 1914-1918*, Göttingen, Vandenhoeck&Ruprecht, 2010.

¹² Gilles Deleuze, *Cinéma 1. L'image mouvement*, Paris, Les Editions de Minuit, 2013 (1983), p. 13-48.

¹³ Ernst Bloch, « Nonsynchronism and the Obligation to its Dialectics », *New German Critique*, 1977 (1932).

¹⁴ Notamment, Rémi Adam, « *L'ennemi principal est dans notre pays* » : *l'opposition à la guerre impérialiste 1914-1916*, Pantin, Les bons caractères, 2014. Voir également la réédition et/ou traduction de, pour ne citer que deux auteurs, Bertrand Russell, *Le pacifisme et la révolution. Ecrits politiques 1914-1918*, Marseille, Agone, 2014 ; et de Rosa Luxemburg, *La Brochure de Junius. La guerre et l'Internationale (1907-1916)*, Marseille, Agone, 2014.

Cette contribution n'a évidemment pas une telle ambition. Elle se propose bien plus modestement de revenir sur un nœud historiographique lorsqu'il est question des socialismes en guerre, soit celui de leur « entrée » dans le conflit. Il s'agit de comprendre comment « la guerre fait irruption » dans les populations, dans les sociétés européennes et plus spécifiquement dans les débats du socialisme international, en envisageant les divers positionnements par rapport au « choix » de l'intervention, notamment la question du « revirement » d'une social-démocratie hostile à la guerre qui entre néanmoins en guerre en usant parfois d'une rhétorique patriotique voire nationaliste.

Pour ce faire, deux cas d'études ont été choisis partant de deux réalités sociopolitiques différentes qui, chacune à leur manière, offrent une palette des manières qu'a eues la social-démocratie de se positionner face à la guerre. D'un côté, l'« exception » italienne, de l'autre le « revirement » patriotique français. Partant du présupposé que « les conflits ne sont pas séparables des sociétés qui les produisent », cette contribution entend éclairer le rapport qui s'institue entre les différentes mises en guerre des sociétés française et italienne et les processus qui ébranlent les mouvements ouvriers au sein de ces deux nations¹⁵. Ou pour le dire avec Arthur Marwick et John Horne, il s'agit de comprendre comment la participation ou non du mouvement ouvrier à la guerre a pu affecter durablement le mouvement ouvrier¹⁶. La guerre est en effet à la fois « révélation » et « innovation »¹⁷. Pour l'historien britannique John Horne, elle est l'une des clés de compréhension du « rôle prédominant » du réformisme dans les orientations politiques du socialisme dans les sociétés ouest européennes au cours du 20^e siècle¹⁸. En point de mire, là aussi une question débattue depuis fort longtemps celle de savoir si et dans quelle mesure la guerre constitue un tournant, une rupture dans l'histoire des sociétés considérées, et quelles en sont les limites.

¹⁵ François Buton, André Loez, Nicolas Mariot, Philippe Olivera, « L'ordinaire de la guerre », *Agone*, 53, 2014, pp. 7.

¹⁶ John Horne, *Labour at War. France and Britain 1914-1918*, Oxford, Calendron Press, 1991, p. X ; Arthur Marwick, *War and Social Change in the Twentieth Century : A Comparativ Study of Britain, France, Germany, Russia and the United States*, London, MacMillan, 1974.

¹⁷ Giovanna Procacci, « Introduzione », in Ead (dir.), *Stato e classe operaia in Italia durante la Prima guerra mondiale*, Milano, Franco Angeli, 1983, p. 11.

¹⁸ J. Horne, *Labour at War*, op. cit., p. IX.

ET SI LA GUERRE ÉCLATAIT ?

En novembre 1912, après le Congrès extraordinaire de Bâle, Jean Jaurès se demandait : « Mais quoi ! Si demain, après-demain, malgré tous nos efforts la guerre éclatait, si le conflit criminel et insensé mettait aux prises les peuples dont nous sommes, les travailleurs de tous pays qui nous ont envoyé ici, que ferons-nous ? »¹⁹ Derrière cette question se cache l'impuissance du socialisme international à faire face à la guerre, non pour envisager des moyens d'action pour l'empêcher, mais pour y répondre une fois déclenchée²⁰. Au Congrès extraordinaire de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) de juillet 1914, la motion adoptée prévoyait en effet « entre tous les moyens employés pour prévenir et empêcher la guerre et pour imposer aux gouvernements le recours à l'arbitrage », le déclenchement d'une « grève générale ouvrière, simultanément et internationalement organisée, dans les pays intéressés, ainsi que l'agitation et l'action populaire sous les formes les plus diverses »²¹. De son côté, l'Internationale socialiste avait par deux fois avant cela réitéré son opposition à la guerre et « l'incompatibilité de principe entre la guerre et la classe ouvrière »²².

Ainsi la résolution adoptée au Congrès de Stuttgart de 1907 déclarait-elle que « si une guerre menace d'éclater, c'est un devoir de la classe ouvrière dans les pays concernés » et « pour leurs représentants dans les Parlements » de « faire tous leurs efforts pour empêcher la guerre par tous les moyens qui leur paraissent le mieux appropriés et qui varient naturellement selon l'acuité de la lutte des

¹⁹ *Dépêche de Toulouse*, 30 novembre 1912 ; maintenant in Jean Jaurès, *Œuvres : Au bord de l'abîme, 1912-1914*, vol. 5, Paris, Rieder, 1939, p. 186 ; cité également in Francesca Canale Cama, *Alla prova del fuoco. Socialisti francesi e italiani di fronte alla Prima guerra mondiale (1911-1916)*, Napoli, Alfredo Guida Editore, 2006, p. 63-64.

²⁰ Georges Haupt, *Socialism and the Great War. The collapse of the 2nd International*, Oxford, Clarendon Press, 1973 ; ainsi que Renato Monteleone, « La II Internazionale e la guerra : una riflessione nell'ottica di una storia sociale del primo conflitto mondiale », in Mario Isnenghi (dir.), *Operai e contadini nella Grande Guerra*, Bologna, Cappelli, 1982.

²¹ Cité notamment in Jean-Jacques Becker, « La Gauche et la Grande Guerre », in Jean-Jacques Becker, Gilles Candar (éds), *Histoire des gauches en France. 20^e siècle à l'épreuve de l'histoire*, vol. 2, Paris, La Découverte, 2004, p. 315.

²² F. Canale Cama, *Alla prova del fuoco*, op. cit., p. 18.

classes et la situation politique générale »²³. Et le Congrès de Bâle de 1912 d'insister sur « la guerre contre la guerre » : « Les travailleurs considèrent comme un crime, récite la résolution finale, de tirer les uns sur les autres pour le profit des capitalistes ou l'orgueil des dynasties ou les combinaisons des traités secrets. »²⁴ Des « audaces » certes « surtout verbales » mais qui semblaient s'appuyer sur la force acquise par le mouvement ouvrier international au tournant du siècle ; les « classes dangereuses » s'organisaient de manière visible derrière la bannière de l'Internationalisme et de la solidarité ouvrière et les manifestations contre la guerre où affluaient des milliers de travailleurs semblaient le démontrer²⁵. Jean Jaurès ne présentait-il pas à la suite du congrès extraordinaire de la SFIO de juillet 1914 le mouvement ouvrier comme un acteur puissant du changement social ? Dans un article pour *L'Humanité*, il décrivait ainsi les conditions de possibilité de la grève générale ouvrière pour empêcher la guerre : « ... ce prolétariat européen grandit tous les jours en organisation et en cohésion, [...] l'Internationale accroît tous les jours son autorité, [...] elle étend et assure ses prises morales sur les diverses fractions nationales de la classe ouvrière européenne. »²⁶

Lorsque le 4 août 1914, les socialistes français votent à l'unanimité les crédits de guerre, le “revirement” semble complet. Quelques jours plus tôt, Jean Jaurès était assassiné, le lendemain la mobilisation générale était annoncée. Le “choix” des leaders socialistes prend place dans l'émotion qui suit les obsèques de Jaurès le matin du 4, véritable moment « d'union nationale »²⁷. La « cassure décisive », avec les positions précédentes, apparaît cependant d'autant plus totale qu'elle semble toucher l'ensemble de l'Internationale avec les ralliements en cascade des partis socialistes à la guerre, même si l'“adhésion” unanime à l'union sacrée des parlementaires socialistes français constitue sans doute une exception parmi les pays belligérants. Cette question a depuis lors été abordée sous ses divers angles. Il n'est évidemment pas question ici de revenir sur l'ensemble des débats soulevés, mais d'insister sur deux aspects qui permettent peut-être de poser le

²³ « Résolution adoptée au Congrès de Stuttgart (1907) », *Le Mouvement socialiste international*, Paris, Quillet, 1913, p. 57-58 ; notamment in Marcel Merle (éd.), *Pacifisme et internationalisme*, Paris, Armand Colin, 1966, p. 250.

²⁴ « Résolution finale du Congrès de Bâle (1913) », op. cit., p. 75-81 ; notamment in M. Merle (éd.), *Pacifisme*, op. cit., p. 252.

²⁵ Notamment Georges Haupt, *Le Congrès manqué : l'Internationale à la veille de la Première guerre mondiale*, Paris, Maspéro, 1965.

²⁶ J. Jaurès, « Les Furieux », *L'Humanité*, 18 juillet 1914.

²⁷ Notamment Jean-Pierre Rioux, *Jean Jaurès*, Paris, Perrin, 2004.

problème du “choix” (de l’intervention) et de l’impact incontestable qu’a la guerre au sein de partis « forts » mais divers (cadres politiques) et hétérogènes (base militante).

Le premier aspect pourrait être résumé par la question soulevée par John Horne : le « choix » de la guerre a-t-il été « contingent ou de conviction »²⁸ ? Partant des positions de la CGT et d’une partie « considérable » des leaders socialistes français, l’historien britannique répond résolument que le “choix” d’août 1914 est un choix de conviction. Il insiste en particulier sur le fait qu’au sein de ces sphères, la guerre est interprétée comme une guerre de défense « de la démocratie politique »²⁹. En définitive, n’est-ce pas le sens du cri lancé le 1^{er} août à la suite de l’assassinat de Jaurès par Gustave Hervé, l’antimilitariste socialiste français le plus fervent jusque-là : « Défense nationale d’abord. Ils ont tué Jaurès, ils n’assassineront pas la France! »³⁰ ? La décision des socialistes français pourrait donc, dans cette optique, être rattachée au sens large à leur adhésion à la cause nationale. Jaurès n’avait-il pas été l’un de ceux qui avait tenté avec le plus d’obstination de concilier internationalisme et nation ? La passion de l’internationalisme ne servait-elle pas surtout à agréger un monde ouvrier hétérogène³¹ ? Le « sentiment national » n’était-il pas largement partagé dans les rangs socialistes comme tend à le montrer entre autres le livre de Jean-Louis Robert sur les positions majoritaires des socialistes parisiens au cours du premier conflit mondial³² ?

Le second aspect recouvre une interrogation plus générale : le déclenchement du conflit a-t-il accéléré des processus à l’œuvre depuis de nombreuses années ou a-t-il plutôt constitué un tournant ? Si on reprend l’idée développée notamment par Wolfgang Abendroth, la guerre représenterait un facteur d’accélération de processus à l’œuvre, en particulier de l’intégration du socialisme dans les rouages des Etats nations. L’« idéologie de l’intégration » avait en effet fait son chemin et exerçait son extraordinaire force de séduction depuis de longues années déjà³³.

²⁸ J. Horne, *Labour at War*, op. cit., p. 49.

²⁹ Ibid.

³⁰ *La Guerre sociale*, 1^{er} août 1914 ; cité également par Jean-Jacques Becker, « La Gauche et la Grande Guerre », art. cit., p. 317.

³¹ Eric J. Hobsbawm, *L’Âge des extrêmes. Histoire du court 20^e siècle*, Bruxelles, Complexe, 1994

³² Jean-Louis Robert, *Les Ouvriers, la Patrie et la Révolution. Paris 1914-1919*, Annales littéraires de l’Université de Besançon, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

³³ Wolfgang Abendroth, *Socialismo e marxismo da Weimar alla Germania federale*, Firenze, La Nuova Italia, 1978, p. 93. Cité également par R. Monteleone, « La II

En 1902, un libéral hétérodoxe comme Hobson en rendait compte ainsi : « Even the Socialism which upon the continent retains a measure of the spirit of internationalism is so tightly confined within the national limits in its struggle with bureaucracy and capitalism, that the “international” expresses little more than a holy aspiration and has little opportunity of putting into practice the genuine sentiments of brotherhood which its prophets have always preached.»³⁴ Jean Jaurès ne disait pas autre chose deux ans plus tard lorsqu’il affirmait : « A mesure que la vie socialiste se développe dans chaque pays, à mesure qu’elle exerce sur la nation avec laquelle elle fait corps et où elle évolue une action plus directe, la vie socialiste se mêle plus profondément à la vie du pays même »³⁵.

Cette « nationalisation » progressive du socialisme, presque exclusivement dans les pays du « centre », constitue ainsi sans doute l’une des raisons principales de la peine qu’éprouvent les instances de l’Internationale socialiste à saisir la dimension nouvelle de l’impérialisme, non pas en tant que politique contingente des grandes puissances, mais comme structure essentielle du capitalisme de son temps. Ceci explique aussi sa relative insensibilité et son manque de prévision face aux dangers imminents que le militarisme et la guerre allaient faire peser sur la vie de millions de travailleurs. Cela est d’autant plus frappant lorsque l’on considère l’attentisme qui caractérise les prises de position en France comme ailleurs durant les semaines qui suivent l’attentat de Sarajevo.

Pourtant, les réponses en terme de « conviction » et de « continuité », ou d’accélération de processus déjà à l’œuvre, sont moins simples qu’il n’y paraît surtout si on les met en relation à la question des « temps de la guerre » ; non seulement en fonction de leur aspect contingent, la prolongation du conflit, mais de ce qu’ils impliquent en termes d’approfondissement des contradictions inhérentes aux orientations prises au grand jour en août 1914³⁶. Le cas italien peut, dans cette optique, éclairer les diverses facettes d’un “choix”, celui de

Internazionale e la guerra », art. cit., p. 47. Voir également John Peter Nettle, *Rosa Luxemburg*, London, New York, Oxford University Press, 1966.

³⁴ John Atkinson Hobson, *Imperialism : A Study*, London, James Nisbet & CO., 1902, p. 8-9.

³⁵ J. Jaurès, « Premier discours au Congrès socialiste international d’Amsterdam », *La Revue socialiste*, n°237, septembre 1904 (<http://www.marxists.org/francais/general/jaures/works/1904/08/amsterdam.htm>).

³⁶ Luigi Scoppola Jacopini, « I socialisti italiani al bivio della pace e della guerra (1904-1917) », in Luigi Goglia, Renato Moro, Leopoldo Nuti (dir.), *Guerra e pace nell’Italia del Novecento. Politica estera, cultura politica e correnti dell’opinione pubblica*, Bologna, Il Mulino, 2006, p. 103-104.

l'entrée ou non en guerre, qui certes s'appuie sur des pratiques bien concrètes, que l'on pourrait résumer par la formule de l'historienne australienne Joan Beaumont articulante puissance acquise du socialisme et « conscience des compromis inhérents » au maintien des positions parlementaires ; mais qui peut néanmoins aussi apparaître comme un repli, obligé ou non ³⁷. La question du rapport à l'Etat constitué, à sa mise en guerre, à ses modalités d'action, à sa légitimité s'inscrit comme l'une des variables importantes de ce « choix ».

Ainsi en est-il dans le cas du processus de « prise de décision » du Parti socialiste italien (PSI) aboutissant au mot d'ordre de Costantino Lazzari, « ni adhérer, ni saboter ». De fait, le PSI est le seul parmi ceux des pays belligérants à refuser la guerre, en accord apparent avec les prises de position de l'internationale socialiste³⁸. La déclaration de neutralité de l'Etat italien en août 1914 contribue sans doute à cela, comme le relèvera à sa manière Lénine en questionnant la capacité du PSI à maintenir sa position en cas d'entrée en guerre de l'Italie : « Le parti italien a été une exception à l'époque de la Deuxième Internationale ; il a écarté les opportunistes, Bissolati en tête, écrit-il en janvier 1915. [...] Nous sommes loin d'idéaliser le parti socialiste italien et ne garantissons absolument pas qu'il restera bien ferme au cas où l'Italie entrerait en guerre. [...] Nous constatons ce *fait* irréfutable que les ouvriers de la plupart des pays d'Europe ont été *dupés par l'unité fictive des opportunistes et des révolutionnaires* et que l'Italie représente une heureuse exception à cette règle [...] » ³⁹.

Il est vrai, la droite réformiste, celle qui allait jusqu'à lier le « sort de la classe ouvrière à celui de la patrie », est contrainte de quitter le PSI en 1912 à la suite de ses prises de position en faveur de la campagne de Libye menée par la monarchie italienne à partir de 1911⁴⁰. Au congrès de Reggio Emilia, les

³⁷ Joan Beaumont, « Australia and New Zeland go to war », papier présenté au colloque international *Des Balkans au monde : entrer en guerre, échelles globales et locales*, Comité international des sciences historiques (CISH) & Mission du centenaire & Unité mixte de recherches Identités, Relations internationales et Civilisations de l'Europe, CNRS, Université Paris 1 Sorbonne, UNESCO, 13-15 novembre 2014.

³⁸ L. Scoppola Jacopini, « I socialisti italiani al bivio », art. cit., p. 98

³⁹ V. Lénine, « Que faire maintenant ? (Des tâches des partis ouvriers à l'égard de l'opportunisme et du social-chauvinisme) », *Le Social démocrate*, n°36, 9 janvier 1915, in Id., *Œuvres*, tome 21 (août 1914-décembre 1915), Paris, Editions sociales, 1960, p. 107 (souligné dans le texte) ; voir également Renato Monteleone, *Filippo Turati*, Torino, Unione tipografica torinese, 1987, p. 381

⁴⁰ Voir notamment Nicola Labanca, *Oltremare. Storia dell'espansione italiana in Africa*, Bologna, Il Mulino, 2002; Maurizio degl'Innocenti, *Il socialismo italiano e la*

intransigeants à la tête desquels se trouve Benito Mussolini accèdent à la direction du parti, l'aile réformiste de Filippo Turati est alors isolée ; l'unité du parti n'est plus qu'apparente, un « fétiche » pour reprendre le terme d'Anna Kuliscioff, compagne de Filippo Turati⁴¹. Mais, la situation italienne a ceci de particulier que les intransigeants, ceux qui étaient alignés sur la position du « neutralisme révolutionnaire » revendiquant d'appliquer « tous les moyens nécessaires » pour empêcher et combattre la guerre, se retrouvent, pour part du moins, à partir de novembre 1914 précisément dans les rangs de l'interventionnisme « révolutionnaire » ; parmi ceux-ci Benito Mussolini chassé du parti en novembre⁴².

Au cours des dix mois qui séparent le déclenchement de la guerre de l'entrée de l'Italie dans le conflit, les socialistes italiens se trouvent ainsi dans la situation concrète d'empêcher non la guerre mais la participation italienne à celle-ci. L'adjectivation de la neutralité, « vigilante et armée », « active et énergique » ou « active et agissante », devient enjeu de lutte politique, d'autant que les attaques fusent de tous côtés, en particulier dans les rangs de la SFIO⁴³. Face à l'irruption du conflit, le neutralisme revendiqué des instances socialistes italiennes se décline de différentes manières se fondant à la fois sur leurs rapports à la nation et à l'Etat, et sur la conscience acquise de la prolongation de la guerre⁴⁴.

Ainsi en est-il de l'orientation « singulière » défendue alors par le jeune socialiste Antonio Gramsci, trop souvent et à tort confondue avec une prise de position en

guerra di Libia, Roma, Editori Riuniti, 1976; ainsi que Angelo del Boca, *Gli Italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore (1860-1922)*, Bari, Laterza, 1986.

⁴¹ « A. Kuliscioff a F. Turati », 10 novembre 1917, in F. Turati, A. Kuliscioff, *Carteggio 1915-1918*, vol. 4, Torino, Einaudi, 1977 ; F. Canale Camara, *Alla prova del fuoco*, op. cit., p. 34 ; sur le Congrès qui vote l'exclusion des réformistes du PSI voir Gaetano Arfé, *Storia del socialismo italiano*, Torino, Einaudi, 1977 ; ainsi que, entre autres, M. degl'Innocenti, *Il socialismo italiano e la guerra*, op. cit.

⁴² Giovanni Sbordone, « Tra classe e nazione. Socialisti al confine (1914-15) », in M. Isnenghi, Daniele Ceschin (dir.), *La Grande Guerra. Uomini e luoghi del 15-18*, Tome I, Torino, UTET, 2008, p.151 ; voir également Renzo de Felice, *Mussolini il rivoluzionario (1883-1920)*, Torino, Einaudi, 1995.

⁴³ Notamment, Gustave Hervé, « A Ponce Pilate, socialiste italien », *La Guerre sociale*, 24 septembre 1914.

⁴⁴ R. Monteleone, *Filippo Turati*, op. cit., p. 384.

faveur de l'interventionnisme révolutionnaire⁴⁵. Dans son article « Neutralità attiva ed operante », l'un de ses articles le plus « controversé et énigmatique » écrit fin octobre 1914, Gramsci se demande : « Quel doit être le rôle du Parti socialiste (je souligne, pas du prolétariat ou du socialisme en général) dans le moment actuel de la vie italienne »⁴⁶ Il insiste alors en particulier sur la nécessité de répondre au caractère « passif » de la neutralité défendue par l'aile réformiste de Turati. De son point de vue, cette neutralité-là ne peut impliquer, dans la situation concrète de l'heure pour l'Italie, qu'un appui plus ou moins direct à la politique du gouvernement.⁴⁷ Face à la formule « attentiste » des réformistes italiens, Gramsci en appelle à rétablir la « dualité des classes » (*dualismo di classe*), à restituer au mouvement ouvrier sa fonction antagonique tout en réaffirmant activement l'incompatibilité entre guerre et classe ouvrière. La position du jeune socialiste est donc bien différente de celle défendue à peine quelques semaines plus tôt par Benito Mussolini dans son article « Dalla neutralità assoluta alla neutralità attiva ed operante », signe annonciateur de son revirement en faveur de l'interventionnisme.

Toute ambiguë qu'elle puisse paraître, l'orientation gramscienne a le mérite de souligner avant l'heure les limites de la neutralité réformiste. Si celle-ci était certes fondée pour part sur l'antimilitarisme traditionnel du mouvement ouvrier, elle était également basée sur la conscience du manque de préparation militaire de l'Italie, d'autant plus crue que la guerre semblait devoir être plus longue que prévu ; mais aussi sur le fait incontestable qu'on ne pouvait faire appel à « uno stretto legame di attaccamento allo Stato » de la population de la péninsule⁴⁸. Si l'adhésion à l'Union sacrée du socialisme français pouvait s'inscrire dans l'histoire longue de la « nation en armes », de la défense des valeurs révolutionnaires et des institutions républicaines, en Italie la question se posait

⁴⁵ Sur les diverses lectures de l'article du jeune Gramsci voir Leonardo Rapone, *Cinque anni che paiono secoli. Antonio Gramsci dal socialismo al comunismo*, Roma, Carocci, 2011.

⁴⁶ A. Gramsci, « Neutralità attiva ed operante », *Il Grido del Popolo*, 31 octobre 1914 ; maintenant in A. Gramsci, *Cronache torinesi 1913-1917*, Torino, Einaudi, 1980, pp. 10-15 [trad. in A. Gramsci, *Écrits politiques 1914-1920*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1975, p. 63] ; Benito Mussolini, « Dalla neutralità assoluta alla neutralità attiva ed operante », *Avanti !*, 18 octobre 1914.

⁴⁷ Sur cette interprétation, Pierfranco Taboni, « La gramsciana *Neutralità attiva ed operante* », *Differenze*, 1979, n°10, p. 119-87.

⁴⁸ Alceo Riosa, « La “terza via” del “né aderire, né sabotare” », in M. Isnenghi, D. Ceschin (dir.), *La Grande Guerra*, op. cit., p. 141

en des termes tout à fait différents : diversité du territoire, carences de l'État unitaire dans les politiques de nationalisation, mais aussi de gestion des « Italies », enfin écart entre « pays réel » et « pays légal ».

A partir de mai 1915, le mot d'ordre de Costantino Lazzari « ni adhérer, ni saboter » semble prendre acte des contradictions inhérentes à la position des socialistes italiens sans même tenter de les résoudre⁴⁹. De fait, comme le relèvera après guerre Filippo Turati, « nella pratica dell'azione- il « non aderire » era già in qualche modo un'inizio di « sabotare », e il « non sabotare » [...] era anche un po' un « aderire » e l'ironia delle cose ci ammoniva come –prodotta oltre certi limiti- la non adesione diventava un'adesione automatica ed involontaria, ma non meno positiva ed efficace ad un'altra guerra, che era pur sempre una guerra : alla guerra contro l'Italia ! Sottilissimo filo di rasoio, dal quale era troppo naturale che gli spiriti più deboli, impulsivi e semplicisti, sotto la scossa degli eventi, scivolassero e precipitassero o da un lato o dall'altro. »⁵⁰

Comme tend à le montrer l'éclairage italien, la réflexion sur l'entrée en guerre comme moment de cristallisation de l'« idéologie de l'intégration » du socialisme européen, laissant supposer un simple glissement vers le “choix” de l'intervention, ou au contraire en termes de « revirement » (tournant) et d'« exceptionnalité » (par rapport à une continuité supposée), ne permet pas de rendre compte de la complexité inhérente au processus de décision face à la guerre advenue et a fortiori à l'impact de la guerre faite et vécue. En effet, « l'essence d'une chose » n'apparaît-elle pas « au milieu, dans le courant de son développement, quand ses forces sont afferemies » ?⁵¹

LE MONDE OUVRIER EN GUERRE : POUR UNE HISTOIRE POPULAIRE

Les notes qui précèdent tiennent compte essentiellement des positions majoritaires dans les instances dirigeantes des mouvements socialistes français et italien ; elles ne se sont pas arrêtées sur les lacérations au sein de ces partis et sur

⁴⁹ Mario Isnenghi, Giorgio Rochat, *La Grande Guerra 1914-1918*, Firenze, La Nuova Italia, 2000, p. 274 ; ainsi que Nicola Labanca, *Caporetto : storia di una disfatta*, Firenze, Giunti Editore, 1997 ; voir également Piero Pieri, *L'Italia nella Prima guerra mondiale (1915-1918)*, Turin, Einaudi, 1965.

⁵⁰ F. Turati, « Agli elettori del Collegio di Milano », *Critica sociale*, novembre 1919 ; également cité in Roberto Vivarelli, *Storia delle origini del fascismo. L'Italia dalla Grande Guerra alla marcia su Roma*, vol. 1, Bologna, Il Mulino, 1991, p. 96.

⁵¹ Gilles Deleuze, *Cinéma 1*, op. cit., p. 11.

les prises de positions discordantes pourtant bien réelles dans leurs rangs, qui s'intensifient au long du conflit. Les débats qui secouent les socialismes en guerre ne sont cependant pas étrangers à la dialectique du rapport qui s'instaure entre les cadres majoritaires du socialisme européen et la base socialiste ou plus généralement les dominés dans le conflit.

En effet, la guerre en tant qu'espace social met en crise « les consciences ». La participation à celle-ci dynamise les expériences précédentes, le bouillonnement politique, social et culturel d'avant-guerre, mais elle se présente également comme une potentialité ouverte de la prise de conscience de soi des dominés ; un point sur lequel Antonio Gramsci va particulièrement insister⁵². Bien sûr, nous pourrions nous poser la question de savoir pourquoi « les décisions prises au cours du mois d'août 1914 n'ont pas été condamnées par la majorité du mouvement ouvrier »⁵³. Mais cette interrogation ne ferait que photographier l'instantané du « choix » sans rien nous dire de son développement. Ou en d'autres termes, cette question permettrait certes de revenir sur les hauts taux de conflictualité sociale avant la guerre : le nombre croissant de grèves en France ou la contestation de l'ordre social existant qui, en Italie, prend des formes de type insurrectionnel ; pensons à la « Settimana rossa » de juin 1914 où l'Italie du Nord, bastion ouvrier de la péninsule est secouée par une série de grèves et d'agitation⁵⁴. Mais elle ne nous dirait rien sur l'impact de la guerre faite et vécue, sur ce que l'expérience de guerre fait à la conflictualité sociale et sur les lignes qu'elle fait bouger au sein des mondes ouvriers européens⁵⁵.

De fait, interroger pleinement ces divers aspects suppose d'analyser cette expérience du point de vue des formes que prennent le refus et l'« adhésion »

⁵² Flavio Silvestrini, « Tra fabbrica e trincea alle origini dello "storicismo rivoluzionario" gramsciano », *Rivista Quadrimestrale*, n°1-2, septembre/décembre 2010, p. 19-52 ; voir également Stéfanie Prezioso, « Antonio Gramsci, Piero Gobetti et les conseils d'usine de Turin : une rencontre improbable ? », *Dissidences. Revue en ligne*, décembre 2013. Ainsi que Angelo D'Orsi, « Gramsci e la guerra : dal giornalismo alla riflessione storica », *Passato e Presente*, n°74, 2008, p. 55-80.

⁵³ F. Canale Cama, *Alla prova del fuoco*, op. cit., p. 148.

⁵⁴ Voir à ce propos, Peter N. Stearns, « Against the Strike Threat :EmployerPolicy toward Labor Agitation in France, 1900-1914 », *The Journal of Modern History*, n° 4, December, 1968, p. 474-500; Leo Valiani, *La lotta sociale e l'avvento della democrazia in Italia 1876-1915*, Torino, UTET, 1976.

⁵⁵ A ce propos et pour le cas italien, Stéfanie Prezioso, « Italie 1915-1018 : communion nationale ou guerre de classes », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°125, octobre-décembre 2014, pp. 33-48.

ouverts au conflit au sein du mouvement ouvrier. Mais il s'agit aussi de l'envisager en fonction des « moments » où les dominés s'adaptent à la nouvelle situation sociale imposée par la guerre et où il ne s'agit ni de « consentement à la domination » ni proprement de refus « en tant qu'il révèle les effets de la domination sur [leur] manière de faire et de penser »⁵⁶. Il faudrait pouvoir se « saisir des écrits d'en-bas pour eux-mêmes en tant que la manière dont ils sont rédigés dit quelque chose de la façon par laquelle les classes populaires supportent, endurent, voire subissent la guerre »⁵⁷ ; en bref, faire ce que Nicolas Mariot nomme une « histoire populaire des tranchées »⁵⁸.

La question ne serait plus de savoir pourquoi le monde ouvrier a réagi avec autant de « passivité » au « choix » des cadres politiques des partis socialistes, mais comment il y a fait face ; quel sens il lui a donné et quelle résonance il a pu avoir ou non sur le mouvement ouvrier organisé. Ainsi en est-il de la « passivité », souvent associée au « fatalisme » paysan, qui accompagne le départ des mobilisés au front, « seuil au-delà duquel » peut commencer la dissension⁵⁹. Mais aussi de la révolte qui sourd dans les sociétés en guerre ; non pas instants à part, soubresauts marginaux, simples réactions à la « contrainte », mais bien surgissement de la conscience pour soi acquise par un mouvement ouvrier profondément modifié par la guerre⁶⁰. « Les masses ont leur propre voix » et c'est bien ce que va révéler la guerre en creux, modifiant durablement les coordonnées du problème posé par la Première guerre mondiale au socialisme

⁵⁶ Géraldine Bois, « Le consentement à la domination littéraire. Degré et diversité de ses formes chez les écrivains “les moins reconnus” de l'univers littéraire », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°14, 2008, p. 55-76 ; Claude Grignon, Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1989, p. 24 ; cité également dans N. Mariot, « Comment faire une histoire populaire des tranchées », *Agone*, N°53, 2014, p. 170.

⁵⁷N. Mariot, « Comment faire une histoire populaire des tranchées? », *Agone*, 53, 2014, p. 158.

⁵⁸A. Gibelli, *La Grande Guerra degli Italiani (1915-1918)*, Milan, Sansoni, 1998, p. 93 ; ainsi que Vanda Wilcox, « 'Weeping tears of blood': Exploring Italian soldiers' emotions in the First World War », *Modern Italy*, 17:2, 2012 p. 173.

⁵⁹ M. Isnenghi, G. Rochat, *La Grande Guerra*, op. cit., p.329.

⁶⁰ Sandro Peli, « La classe operaia nella grande guerra », in M. Isnenghi (dir.), *Operai e contadini*, op. cit., p. 232-261.

international⁶¹.

BIBLIOGRAPHIE

- ABENDROTH, W. (1978): *Socialismo e marxismo da Weimar alla Germania federale*, Firenze, La Nuova Italia.
- ADAM, R. (2014): *"L'ennemi principal est dans notre pays": l'opposition à la guerre impérialiste 1914-1916*, Pantin, Les bons caracteres.
- ARFÉ, G. (1977): *Storia del socialismo italiano*, Torino, Einaudi.
- BEAUMONT, J. (2014): "Australia and New Zeland go to war", documento presentado al coloquio internacional *Des Balkans au monde : entrer en guerre, échelles globales et locales*, Comité international des sciences historiques (CISH) & Mission du centenaire & Unité mixte de recherches Identités, Relations internationales et Civilisations de l'Europe, CNRS, Université Paris 1 Sorbonne, UNESCO, 13-15 de noviembre de 2014.
- BECKER, J-J. (2004): "La Gauche et la Grande Guerre", en Jean-Jacques Becker y Gilles Candar (ed.), *Histoire des gauches en France. 20^e siècle à l'épreuve de l'histoire*, vol. 2, Paris, La Découverte.
- BECKER, A. y AUDOI-ROUZEAU, S. (2003): *14-18. Retrouver la Guerre*, París, Gallimard.
- BLOCH, E. (1977[1932]): "Nonsynchronism and the Obligation to its Dialectics", *New German Critique*.
- BOIS, G. (2008): "Le consentement à la domination littéraire. Degré et diversité de ses formes chez les écrivains 'les moins reconnus' de l'univers littéraire", *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 14: 55-76.
- BROGI, P. (2014): *Eroi e poveri diavoli della Grande Guerra*, Reggio Emilia, Imprimatur.
- BUTON, F.; LOEZ, A.; MARIOT, N. y OLIVERA, P. (2014): "L'ordinaire de la guerre", *Agone*, 2014(53): 7.
- CANALE CAMA, F. (2006): *Alla prova del fuoco. Socialisti francesi e italiani di fronte alla Prima guerra mondiale (1911-1916)*, Napoli, Alfredo Guida Editore.
- CASELLATO, A. (2000): "Scena pubblica e controcanto privato. La corrispondenza tra Filippo Turati e Anna Kuliscioff", en M. Isnenghi, D. Ceschin (dir.), *La Grande Guerra 1914-1918*, Firenze, La Nuova Italia.
- DE FELICE, R. (1995): *Mussolini il rivoluzionario (1883-1920)*, Torino, Einaudi.
- DEGL'INNOCENTI, M. (1976): *Il socialismo italiano e la guerra di Libia*, Roma, Editori Riuniti.
- DELBOCA, A. (1986): *Gli Italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore (1860-1922)*, Bari, Laterza.
- DELEUZE, G. (2013[1983]): *Cinéma 1. L'image mouvement*, Paris, Les Editions de Minuit.

⁶¹ Alessandro Casellato, « Scena pubblica e controcanto privato. La corrispondenza tra Filippo Turati e Anna Kuliscioff », in M. Isnenghi, D. Ceschin (dir.), *La Grande Guerra*, op. cit., , p. 432.

- D'ORSI, A. (2008): "Gramsci e la guerra: dal giornalismo alla riflessione storica", *Passato e Presente*, 74: 55-80.
- GIBELLI, A. (1998): *La Grande Guerra degli Italiani (1915-1918)*, Milan, Sansoni.
- GRAMSCI, A. (1980[1914]): "Neutralità attiva ed operante", *Il Grido del Popolo*, 31 ottobre 1914, en A. Gramsci, *Cronache torinesi 1913-1917*, Torino, Einaudi, pp. 10-15.
- GRIGNON, C. y PASSERON, J.-C. (1989): *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- HAUPT, G. (1973): *Socialism and the Great War. The collapse of the 2nd International*, Oxford, Clarendon Press.
- HAUPT, G. (1965): *Le Congrès manqué : l'Internationale à la veille de la Première guerre mondiale*, Paris, Maspéro.
- HERVÉ, G. (1914): "A Ponce Pilate, socialiste italien", *La Guerre sociale*, 24 septembre de 1914.
- HOBSBAWM, E. (1994): *L'Âge des extrêmes. Histoire du court 20^e siècle*, Bruxelles, Complexe.
- HOBSON, J.A. (1902): *Imperialism: A Study*, London, James Nisbet & CO.
- HORNE, J. (2014): "The Great War at its centenary", en Jay Winter (ed.), *The Cambridge History of the First World War*. Vol. III *Civil Society*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HORNE, J. (1991): *Labour at War. France and Britain 1914-1918*, Oxford, Clarendon Press.
- ISNENGLI, M. y ROCHAT, G. (2000): *La Grande Guerra 1914-1918*, Firenze, La Nuova Italia.
- JACOPINI, L.S. (2006): "I socialisti italiani al bivio della pace e della guerra (1904-1917)", en Luigi Goglia, Renato Moro e Leopoldo Nuti (dir.), *Guerra e pace nell'Italia del Novecento. Politica estera, cultura politica e correnti dell'opinione pubblica*, Bologna, Il Mulino.
- JANZ, O. (2004): "Entre deuil et triomphe: le culte politique des morts en Italie après la Première Guerre mondiale", en Anne Duménil, Nicolas Beaupré, Christian Ingrao (ed.), *1914-1945 L'ère de la guerre. Violence, mobilisations, deuil, Tome 1: 1914-1918*, Paris, éditions Agnès Vienot.
- JANZ, O. (2010): "Zwischen Konsens und Dissens. Zur Historiographie des Ersten Weltkriegs in Italien", en Arnd Bauerkämper y Elise Julien (ed.), *Durch halten! Krieg und Gesellschaft im Vergleich 1914-1918*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- JAURÈS, Jean (1939): *Œuvres : Au bord de l'abîme, 1912-1914*, vol. 5, Paris, Rieder.
- JAURÈS, J. (1914): "Les Furieux", *L'Humanité*, 18 de julio de 1914.
- JAURÈS, J. (1914): *La Guerre sociale*, 1 de agosto de 1914
- JAURÈS, J. (1904): "Premier discours au Congrès socialiste international d'Amsterdam", *La Revue socialiste*, n°237, septembre 1904
(<http://www.marxists.org/francais/general/jaures/works/1904/08/amsterdam.htm>).
- JULIEN, E. (2014): *Der Erste Weltkrieg (= Kontroversen um die Geschichte)*, Darmstadt.
- LABANCA, N. (2014): "Monumenti, documenti, studi", en N. Labanca (dir.), *Dizionario storico della Prima Guerra mondiale*, Torino, UTET.

- LABANCA, N. (2002): *Oltremare. Storia dell'espansione italiana in Africa*, Bologna, Il Mulino.
- LABANCA, N. (1997): *Caporetto : storia di una disfatta*, Firenze, Giunti Editore.
- LE GOFF, J. (1988): *Histoire et mémoire*, Paris, Folio.
- LENINE, V. (1960[1915]): "Que faire maintenant? (Des tâches des partis ouvriers à l'égard de l'opportunisme et du social-chauvinisme)", *Le Social démocrate*, n°36, 9 de enero de 1915, in Id., *Œuvres*, tome 21 (agosto 1914-diciembre 1915), Paris, Editions sociales, 1960, p. 107.
- LOEZ, A. y MARIOT, N. (2014): "Le centenaire de la Grande Guerre : premier tour d'horizon historiographique", *Revue française de science politique*, 2014(3): 512-518.
- LUXEMBURGO, R. (2014) *La Brochure de Junius. La guerre et l'Internationale (1907-1916)*, Marseille, Agone.
- MARIOT, N. (2014): "Comment faire une histoire populaire des tranchées", *Agone*, 53:170.
- MARWICK, A. (1974): *War and Social Change in the Twentieth Century : A Comparative Study of Britain, France, Germany, Russia and the United States*, London, MacMillan.
- MERLE, M. (ed.) (1966): *Pacifisme et internationalisme*, Paris, Armand Colin.
- MONDINI, M. (2014): "L'historiographie italienne face à la Grande Guerre: saisons et ruptures", *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n° 22, enero-abril 2014 [en línea, www.histoire-politique. fr].
- MONTELEONE, R. (1982): "La II Internazionale e la guerra: una riflessione nell'ottica di una storia sociale del primo conflitto mondiale", en Mario Isnenghi (dir.), *Operai e contadini nella Grande Guerra*, Bologna, Cappelli.
- MONTELEONE, R. (1987): *Filippo Turati*, Torino, Unione tipografica torinese.
- MUSSOLINI, B. (1914): "Dalla neutralità assoluta alla neutralità attiva ed operante", *Avanti !*, 18 octubre 1914.
- NETTL, J.P. (1966): *Rosa Luxembourg*, London, New York, Oxford University Press.
- PELI, S. (1982): "La classe operaia nella grande guerra", en Mario Isnenghi (dir.), *Operai e contadini nella Grande guerra*, a cura di, Bologna, Cappelli, p. 232-261.
- PIERI, P. (1965): *L'Italia nella Prima guerra mondiale (1915-1918)*, Turin, Einaudi.
- PREZIOSO, S. (2013): "Antonio Gramsci, Piero Gobetti et les conseils d'usine de Turin: une rencontre improbable?", *Dissidences. Revue en ligne*.
- PREZIOSO, S. (2014): "Italie 1915-1918 : communion nationale ou guerre de classes", *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 125: 33-48.
- PROCACCI, G. (1983): "Introduzione", en Ead (dir.), *Stato e classe operaia in Italia durante la Prima guerra mondiale*, Milano, Franco Angeli.
- PROST, A. (2014): "Workers", en Jay Winter (ed.), *The Cambridge History of the First World War. Vol. II The State*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 325-357.
- RAPONE, L. (2011): *Cinque anni che paiono secoli. Antonio Gramsci dal socialismo al comunismo*, Roma, Carocci.
- RIOSI, A. (2000): "La 'terza via' del 'né aderire, né sabotare'", en M. Isnenghi, D. Ceschin (dir.), *La Grande Guerra 1914-1918*, Firenze, La Nuova Italia.

- RIOUX, J-P. (2004): *Jean Jaurès*, Paris, Perrin.
- ROBERT, J-L. (1995): *Les Ouvriers, la Patrie et la Révolution. Paris 1914-1919*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Paris, Les Belles Lettres.
- RUSSELL, B. (2014): *Le pacifisme et la révolution. Ecrits politiques 1914-1918*, Marseille, Agone.
- SBORDONE, G. (2008): "Tra classe e nazione. Socialisti al confine (1914-15)", en Mario Isnenghi, Daniele Ceschin (dir.), *La Grande Guerra. Uomini e luoghi del 15-18*, Tome I, Torino, UTET.
- SILVESTRINI, F. (2010): "Tra fabbrica e trincea alle origini dello 'storicismo rivoluzionario' gramsciano", *Rivista Quadrimestrale*, n°1-2, septiembre/diciembre 2010, pp. 19-52.
- STEARNS, P.N. (1968): "Against the Strike Threat: Employer Policy toward Labor Agitation in France, 1900-1914", *The Journal of Modern History*, 4: 474-500.
- TABONI, P. (1979): "La gramsciana *Neutralità attiva ed operante*", *Differenze*, 1979(10): 119-87.
- TURATI, F. y KULISCIOFF, A. (1977): *Carteggio 1915-1918*, vol. 4, Torino, Einaudi.
- TURATI, F. (1919): "Agli elettori del Collegio di Milano", *Critica sociale*, noviembre de 1919.
- VALIANI, L. (1976): *La lotta sociale e l'avvento della democrazia in Italia 1876-1915*, Torino, UTET.
- VIVARELLI, R. (1991): *Storia delle origini del fascismo. L'Italia dalla Grande Guerra alla marcia su Roma*, vol. 1, Bologna, Il Mulino.
- WILCOX, V. (2012): "'Weeping tears of blood': Exploring Italian soldiers' emotions in the First World War", *Modern Italy*, 17(2): 173.

Recibido: 1 de noviembre de 2014

Aceptado: 10 de diciembre de 2014

Stéfanie Prezioso is Professor of History at the Faculty of Social and Political Sciences at the University of Lausanne. Her work deals mainly with the generation of 1914, the question of political exile, and the problems relating to the appropriation of historical memory (public use of history). She is the author in particular of *Itinerario di un "figlio del 1914". Fernando Schiavetti dalla trincea all' antifascismo* (Bari 2004) ; *L'heure des brasiers. Violence et révolution au 20^e siècle*, (Lausanne, Editions d'En Bas, 2011) ; « Identités militantes et identités nationales dans le débat italien d'après-guerre », in Bouloc F., Cazals R., Loez A. (eds.) *Identités troublées. Les appartenances sociales et nationales à*

l'épreuve de la guerre, Toulouse, Privat, 2011, pp. 283-295 ; « Italie 1915-1918 : communion nationale ou guerre de classes », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, octobre-décembre 2014, n°125, pp. 33-48. stefanie.prezioso@unil.ch